



Lettre d'information n° 87 du 12 mai 2019 p2/2

www.laramonda.com

Une cloche au charbon de bois

Extrait provisoire de « Arbres, plantes et hommes de la Sierra de Guara », C. Mérigot

La vallée n'a jamais été riche et l'argent y circulait bien peu. Pendant longtemps, des siècles sans doute, les seuls produits que l'on parvenait à vendre à l'extérieur restèrent les cuillères en buis, un peu d'huile, quelques agneaux mais principalement le charbon de bois. L'Encyclopédie espagnole de 1910 le confirme. La plupart du temps, on le produisait sur les terres communautaires. Un curieux reste de droit ancien, ces parties là du cadastre, objets de bien des convoitises ! J'en ai été encore témoin vers 1985, au moment où l'on commençait à reprendre espoir en la survie de la vallée. L'ancienne commune presque vide d'habitants avait été rattachée en 1970 à celle de Bierge. Mais l'esprit d'indépendance couvait encore parmi les rares qui avaient résisté à l'abandon, dans l'espoir de jours meilleurs et d'une renaissance. La question qui nous agitait alors était la suivante : les droits collectifs des habitants de la Vallée sur ces terres, avaient-ils oui ou non, été transmis à Bierge au moment de la fusion des communes ? Car il ne s'agissait pas de biens communaux, mais de biens des habitants. Il fallut chercher de vieux documents, parmi ceux abandonnés, gisant à terre, dans la maison de celui qui fut le secrétaire de mairie. Je ne sais pas très bien comment l'affaire fut démêlée. Les droits sur les terres ne sont pas des choses dont on parle facilement dans une civilisation restée paysanne par l'esprit...



Mais si je vous parle de cela c'est parce que ces terres étaient utilisées quelquefois pour produire du charbon de bois en commun dont l'argent revenait bien sûr à la collectivité, chacun apportant d'autre part son travail...

Et l'on gardait en mémoire l'une de ses campagnes historiques : celle en faveur de la cloche. On le sait – des livres existent qui en parlent fort bien – il s'agit, dans un village ou une communauté, de l'objet le plus symbolique, autant que l'église elle-même, plus que l'école. Elle annonce les messes, les fêtes et même hélas les guerres mais surtout les naissances, les mariages, les morts. Elle rythme les étapes de la journée, de la semaine, de la vie humaine. Elle est la voix de la communauté. Sans elle, celle-ci est muette.

Or il y eut la guerre. Et les comités anarchistes en 1937 avaient besoin de mitraille. Alors ils débarquèrent au village, brûlèrent les titres de propriétés, ordonnèrent la collectivisation et réquisitionnèrent la cloche et les bœufs et la charrette pour la transporter. On ne la revit plus. Quand le calme, sinon la paix, revint, le clocher demeurait silencieux pour chacun des événements importants du village. C'était intolérable. Alors on décida d'entreprendre des « carboneras », des fournées de charbon de bois. Avec l'argent obtenu on en acheta une nouvelle. On était en 1945. Elle valait cher. On en était fier.

Les années passèrent et le village se vida de ses habitants. Il avait une cloche mais plus personne pour l'entendre. Et la suite se devinait : le village allait mourir. Alors le dernier curé porta le coup de grâce. Il avait été nommé en plaine, dans un village encore vivace mais qui avait aussi connu les anarchistes de 37. Il demanda aux émigrés de Pedruel l'autorisation d'emporter le symbole devenu inutile et cette voix prêchant dans ce désert. Ils acceptèrent. Le village était mort.

On en était là vers 1990. Pourtant les habitants commençaient à revenir, sinon toute l'année, du moins le plus possible. Et comme on se mariait à nouveau, qu'il y avait des naissances et des enterrements, il nous fallait pouvoir les annoncer dignement. Alors on se remit à chercher, en même temps que les vieux droits sur les monts et les terres collectives, les papiers sur le prêt consenti. Par bonheur, on retrouva une lettre, on alla voir le nouveau curé du village de plaine, l'évêque même, on pétitionna, la requête fut acceptée par la hiérarchie ecclésiastique et la cloche revint.

J'étais avec un ami dans un village voisin de la vallée quand le téléphone sonna pour annoncer la nouvelle : elle était enfin de retour ! Vite nous rentrâmes au village : les hommes étaient là, ils l'entouraient, et chacun voulait la voir, féliciter les trois courageux qui racontaient leur ascension dans la tour de la plaine, les efforts qu'ils avaient faits pour la descendre sur un étroit escalier branlant. On se remémorait ce combat de 20 ans. Et nous fîmes un bon repas de fête, autour de l'âtre, dans la splendide cheminée de Fernando, les côtelettes grillant sur de grosses bûches de chêne. On faisait des projets : il fallait d'abord consolider le vieil escalier de bois dans le clocher pour y remonter, marche par marche, – au moins à deux hommes –, le lourd objet de bronze. Les marches vermoulues supporteraient-elles ce poids ? Il fallait qu'un prêtre soit ramené – de gré ou de force disait-on- au cours d'une autre expédition en plaine, pour la bénir. La chaleur de la cheminée échauffait les esprits. On pouvait être fiers ! Sonner l'heure du renouveau ! Le village allait revivre !

Il aurait fallu une cloche pour annoncer à la vallée entière la nouvelle de cette renaissance.

Charles Mérigot, tous droits réservés, (à suivre)

Désinscription : Cette lettre vous est envoyée parce que vous vous êtes inscrit sur notre site ou parce que nous nous connaissons. Si vous souhaitez ne plus recevoir cette lettre, il suffit de cliquer dans votre logiciel de messagerie sur le bouton « répondre » et d'écrire NON dans l'objet de votre message.

Les éditions de la ramonda, SARL, 3 allée Marie Laurent, 75020, Paris RCS 492 793 195 www.laramonda.com